

attempting to locate and isolate the significant factors which help expose a given problem. That is his business. But where the lengthy and inter-related history of two evolving peoples is concerned there are no master keys awaiting discovery. The present work, while offering an interesting and somewhat novel approach to the study of a complex issue, leaves much vital ground unexplored.

Mr. Curtis plans a full-length study of Anglo-Saxonism in Greater Britain and Celticism in Greater Ireland. He faces a demanding challenge. On the basis of his present précis one can await its completion confident that it will be a well-constructed, original and stimulating work.

H. A. MACDOUGALL,  
St. Patrick's College,  
Carleton University.

\* \* \*

*Économie québécoise, 1525-1965.* 1969, 495 pp. (*Cahiers de l'Université du Québec.*)

La publication de ce livre ne peut se justifier que par l'intention louable de mettre à la disposition des débutants en histoire un certain bloc de faits économiques. En effet ce cahier comprend 21 articles dont quelques-uns seulement mériteraient de figurer dans une revue scientifique. Même à l'intérieur de ce groupe restreint que couvrent les textes de Dubuc, Bonenfant, Séguin, St-Germain, Wallot et Paquet, des nuances s'imposent. Ainsi le texte déjà fort ancien du professeur Séguin, qui contient un exposé des conceptions de son auteur au moment où il commençait à échapper à l'emprise de Groulx, paraît aujourd'hui bien dépassé. Il n'a guère plus qu'un intérêt historiographique. Quant au texte du professeur Dubuc sur le développement économique de 1900 à 1940, il n'est certes pas à la mesure de ce qu'on attend de son auteur. En fait, le long article des professeurs Wallot et Paquet, *Canada, 1760-1850 : anamorphoses et prospective*, est, malgré les pédanteries du vocabulaire, de loin le plus substantiel du livre. Son importance tient autant à un ensemble d'éléments positifs qu'à d'instructives « anamorphoses ».

Il convient d'abord de signaler le chemin parcouru par les deux auteurs depuis l'automne 1965. A cette date, le professeur Paquet voyait encore une opposition fondamentale entre une approche structurale et l'approche historique. A ses yeux, l'historien n'était guère plus qu'un idéologue<sup>1</sup>. Sur un sujet plus spécifique, il pensait encore que l'émigration des Canadiens français aux États-Unis, en tant que phénomène économique, ne débutait qu'en 1870<sup>2</sup>. Quant au professeur Wallot, il pratiquait massivement une histoire historisante et

<sup>1</sup> G. PAQUET, *Some Views on the Pattern of Canadian Economic Development*, in T. N. BREWIS, ed., *Growth of the Canadian Economy*, Toronto, 1968.

<sup>2</sup> G. PAQUET, *L'émigration des Canadiens français aux États-Unis*, dans *Recherches Sociographiques*, 1964, 323.

idéologique, dans laquelle les *Canadiens* « taraudaient » les Anglais. Ses longues productions sur la querelle des prisons et sur l'émeute de Lachine illustrent parfaitement cette approche<sup>3</sup>. Mais la fréquentation des travaux de certains historiens de l'*École des Annales* et de quelques autres historiens a produit une métamorphose. Comme idéal, ils nous proposent aujourd'hui une histoire économique, « modelisante » ou empruntant des concepts aux autres disciplines et possédant des ambitions globales. Nous sommes d'accord avec cette prospective.

La première partie du texte est consacrée à l'évolution de l'histoire économique depuis 1920. Trois critères retiennent l'attention des auteurs: (A) le degré de quantification, (B) l'insertion sociale, (C) l'effort théorique ou « modelisant ». Ces critères, parce qu'ils se prêtent bien à certaines combinaisons, constituent un utile instrument de classification des historiens économiques. Cependant nous pensons qu'en jouant ainsi avec les A, B et C, les auteurs ont quelque peu « anamorphosé » cette évolution. D'abord nous avons eu l'impression que les auteurs avaient lu plus d'articles de revues que de livres. Ainsi il aurait mieux valu lire *Séville et l'Atlantique* de Pierre Chaunu que de s'en tenir au compte rendu de Braudel. Ils auraient mieux compris l'approche utilisée par Chaunu et réalisé que l'importance accordée par ce dernier au volume du trafic maritime n'avait rien d'arbitraire. Une prise de contact moins superficielle avec les historiens de l'*École des Annales* aurait permis de tracer un portrait plus nuancé de cette évolution qui apparaît bien à travers les changements de titres des Annales: *Annales d'histoire économique et sociale* (1929-1944), *Annales d'histoire sociale* (1945), *Annales: économies, sociétés, civilisations* (depuis 1946). Dans ce courant, le concept d'histoire totale ne cesse d'émerger et il prend de plus en plus d'importance. Il repose en particulier sur l'idée d'interdépendance entre tous les niveaux du développement humain depuis le développement économique jusqu'aux structures mentales. Évidemment des nuances existent, selon que les historiens sont marxistes ou non, par rapport au rôle de l'économique, mais elles ne sont pas irréductibles. L'idée de quantification est fortement enracinée de même que le désir d'étendre la mesure à tous les aspects du développement. La quantification *limitée*, lorsqu'elle est pratiquée, ne tient donc pas à leur conception de la mesure. Non seulement les emprunts théoriques *justifiés* sont de règle mais il existe chez plusieurs historiens un désir de produire à leur tour leurs propres modèles. Dans leurs travaux à vocation totale, il y a presque toujours, selon la nature du sujet, de la documentation, une voie d'accès qui est privilégiée. Ainsi le livre de Goubert, *Beauvais et le Beauvaisis*, est sans doute une étude de démographie historique mais c'est aussi une contribution majeure à l'histoire économique et sociale. Le livre de Deyon sur *Amiens au XVII<sup>e</sup> siècle* accède aussi à la réalité par la démographie mais il débouche non moins systématiquement

<sup>3</sup> Voir la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1960, 1961, 1963. Pour d'autres articles dans la même veine, voir les années 1963 et 1966.

quement sur le développement économique, religieux et social. Un autre exemple non moins intéressant est le livre de Pérouas sur le diocèse de La Rochelle dans lequel l'auteur aborde son sujet par le biais de la sociologie religieuse. Le phénomène religieux y est étudié dans un contexte global. De même les *Sans-Culottes* de Soboul sont avant tout une analyse sociale menée selon une perspective totale. Il est vrai que le défi posé par la théorie et la modélisation n'a pas encore été suffisamment relevé. Mais cette évolution est en cours dans ce domaine où l'anachronisme est si aisé et le verbiage si fréquent. Car la tâche importante n'est pas de bâtir des modèles pour le plaisir de la chose mais d'en construire qui soient vraiment explicatifs et collent à la réalité. En un sens, les ambitions de ces historiens vont beaucoup plus loin sur le plan scientifique que celles des professeurs Wallot et Paquet. Elles ont au plan pratique beaucoup plus de chances de se réaliser.

C'est dans la deuxième partie du texte que les « anamorphoses » sont les plus fréquentes. A part celles d'attribuer à des articles mal appuyés du point de vue recherche une importance réelle qu'ils n'ont pas, la plus considérable est celle qui verse au dossier du professeur Maurice Séguin, dont toute l'interprétation est érigée sur une conception erronée du caractère ethnique et sur un événement unique, une *sociologie du national*. Les diverses références faites au professeur Séguin dans ce texte montrent que l'ethnicité servira de pôle central dans la construction de leur modèle global. Dans l'article publié en 1967 par le professeur Wallot, *La crise sous Craig*, dans lequel le mot hypothèse n'est au fond qu'une coquetterie de langage, l'explication repose sur le primat de l'ethnicité telle que conçue par le professeur Séguin<sup>4</sup>. Le lecteur de la dernière tranche de leur texte conjoint sur les finances publiques<sup>5</sup> aura exactement la même impression. En fait, l'historiographe néo-nationaliste, en élargissant son approche sans modifier ses postulats de base qui sont idéologiques, tend à se donner un nouveau visage. Il sera intéressant de voir comment les auteurs parviendront à résoudre cette situation conflictuelle entre le dogme et une approche qui se veut relativiste.

Pour illustrer leur propos d'étape, les auteurs nous présentent leur plan de recherche. Il s'agit d'une tentative pour approcher la réalité par le biais de l'économique. Il est certain que si les auteurs parviennent à quantifier tout ce qui est inclus dans ce programme où l'empirisme domine la théorie, ils feront faire à la recherche un bond considérable. Si on ajoute à cela les multiples entreprises auxquelles les auteurs participent, on pourra clore le dossier de la période 1760-1850. Tout le jus en aura été extrait, jusqu'au jour où certains historiens se fatigueront d'être en chômage. Mais, après avoir pris connaissance des récents articles des deux auteurs, qui s'inscrivent, disent-ils,

<sup>4</sup> J.-P. WALLOT, *La crise sous Craig*, dans *Rapport de la Société historique du Canada*, voir surtout les p. 68-74.

<sup>5</sup> Voir *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, décembre 1969.

dans ce vaste projet, de sérieux doutes subsistent dans notre esprit. Dans *Aperçu sur le commerce international et les prix domestiques dans le Bas-Canada (1793-1812)*, les auteurs nous livrent des statistiques plus complètes et amorcent quelque analyse des problèmes<sup>6</sup>. Ces chiffres, si on fait abstraction des fluctuations courtes, confirment ce que nous savions déjà : 1° une expansion du volume du trafic pendant la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle; 2° une expansion spectaculaire des exportations de produits forestiers après 1806; 3° un déclin des exportations de blé après 1802; 4° un déclin des exportations de fourrures au tournant du siècle. Nous avons cependant été fort étonné de voir les auteurs choisir le volume du trafic maritime comme indicateur global. Car, après 1806, le volume des départs et des arrivages de navires reflète avant tout l'expansion du commerce du bois. A moins qu'ils ne démontrent que le bois, ce pondéreux par excellence, devient alors le secteur dominant de l'économie, une telle démarche ne saurait être justifiée. Ils auront aussi à démontrer comment, dans un contexte d'inflation, de déclin des expéditions de blé, de déclin de la production agricole, le niveau de vie de la masse pouvait s'améliorer d'une façon aussi radicale qu'ils le suggèrent. La construction de la route Craig, une entreprise locale et de courte durée, n'était qu'une faible compensation. Pour celui qui a quelque connaissance des mécanismes de la répartition du revenu de la terre, ces affirmations sur le niveau de vie paraissent surprenantes. A part un matériel statistique partiellement neuf, cet article promet mais n'apporte rien de fondamentalement nouveau surtout au plan théorique. Nous dirions la même chose de la première tranche de leur article sur la liste civile, qui enrichit aussi la statistique de la période<sup>7</sup>. Mais, en faisant leur analyse, les auteurs ont oublié entre autres que l'accroissement des revenus de l'État pendant la première décennie du siècle avait été influencé par des augmentations de tarifs sur les produits importés. Ces facteurs et bien d'autres réduisent l'importance de ces chiffres en tant qu'indicateur global. Ces articles, qui sont censés illustrer la mise en œuvre d'une histoire « forte », marquent un écart considérable entre les intentions des auteurs et leurs réalisations effectives. Ce défaut de rigueur dans l'analyse des données quantitatives risque de compromettre les investissements théoriques à venir. Car le renouvellement en profondeur de notre historiographie ne peut se ramener à une simple question de vocabulaire.

Il est un dernier point que nous voulons soulever à propos de cette analyse de l'historiographie canadienne. Les auteurs déclarent qu'il « faut sonner le glas de l'artisanat ». Nous sommes d'accord lorsqu'ils exposent la nécessité du travail d'équipe, de la collaboration entre historiens et entre ceux-ci et les spécialistes des autres disciplines qui acceptent de se salir les mains, de l'élargissement des approches, des méthodes et des techniques. Mais de là à annon-

<sup>6</sup> Voir *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, décembre 1967.

<sup>7</sup> *Ibid.*, septembre 1969.

cer sans scrupules la mort de l'*artisan*, il y a une marge. D'abord le métier d'historien continuera pendant longtemps à être pratiqué principalement par des chercheurs isolés dont la contribution restera essentielle. Il faut dire que l'évolution vers l'histoire quantitative et globale a été accomplie par de bons artisans travaillant seuls sur de vastes sujets. Le travail d'équipe ne pourra être entrepris à notre avis que par de bons artisans, qu'ils soient historiens ou spécialistes des autres disciplines. La compétence, la largeur de vue, l'expérience et la capacité de travailler en groupe sont les qualités fondamentales. Autrement le contrôle sur ce type coûteux de recherche tombera entre les mains de néophytes opportunistes et amoureux du pouvoir. Il faudra éviter toute division du travail mettant l'intelligence d'un côté et le travail manuel de l'autre. C'est à ces conditions que le travail d'équipe sous toutes ses formes constituera une étape fructueuse.

Cet article des professeurs Wallot et Paquet est une invitation à la réflexion sur l'apport de l'historien canadien et son avenir. Il est aussi un effort pour situer un programme de recherches qui exprime une orientation nouvelle parmi les historiens néo-nationalistes. C'est peut-être à cet égard que le livre *Économie québécoise* est le plus significatif. Dans ce groupe, la parole n'est plus à ceux qui font l'éloge de Jacques Bainville ni à ceux qui proposent de contempler les grands faits de notre histoire.

Fernand OUELLET,  
Carleton University,  
Ottawa.

FRANK W. PEERS. — *The Politics of Canadian Broadcasting, 1920-1951*. Toronto: University of Toronto Press, 1969. 466 pp.

Radio broadcasting in Canada offers fascinating opportunities for the social historian. Bemused as we are with the potentialities of television, it is easy to forget that once upon a time radio was considered one of the formative media of a modern society. More than half a million Canadians owned radios by 1932; by the end of that depression decade the total had more than doubled. Fibber McGee and Charlie McCarthy were household words; listeners extended their narrow circle of friends by joining the Happy Gang. In Alberta, "Bible Bill" Aberhart used radio for a successful assault on political power. It seems probable that radio programs both mirrored and shaped Canadian social attitudes. For the historian radio thus offers the opportunity to study these attitudes and also to study the influence of a mass medium on them.

The Canadian experience provides special opportunities because of the rivalry between private and public radio. Private enterprise saw radio as part of the advertising industry. Sponsors wanted to hawk their wares to large and receptive audiences. Their choice of programs would be determined by their